

CHODERLOS DE LACLOS ET L'ÉDUCATION DES FEMMES AU XVIII^e SIÈCLE

par Madeleine Raaphorst

Depuis la publication, au début du siècle, de trois essais de Choderlos de Laclos qui ont traité à la question des femmes, les avis sont partagés sur leur valeur et leur signification. Certains ouvrages importants sur l'éducation et le féminisme postérieurs à cette édition n'en font même pas mention;¹ le biographe de Laclos, Emile Dard,² considère que ces pages "n'ajoutent guère à la renommée de l'auteur des *Liaisons*, mais nous aideront à le mieux connaître." Il juge que Laclos "déraisonne de compagnie et subit la contagion de la folie générale" en composant une "Emilie." Par contre, Roger Vailland estime que "ce singulier ouvrage . . . dont les historiens de la littérature et de la philosophie ne mentionnent même pas l'existence—constitue la clef des *Liaisons dangereuses* et de la pensée de Laclos."³ Il est vrai que Vailland envisage le texte sous un angle particulier, celui du "socialisme scientifique," en le rapprochant de quelques citations de Marx, Engels et Bebel; son argumentation reste rapide. En fait, les essais n'ont pas été examinés dans le cadre de la pensée du dix-huitième siècle. Aussi, je me propose d'étudier le caractère et la valeur des opinions de l'auteur des *Liaisons* sur l'éducation des femmes dans les deux premiers essais en rapport avec le contexte historique, puis de juger ensuite, d'après le troisième essai, d'ordre plus pratique, et la correspondance qu'il adresse à sa femme au sujet de l'éducation de leur fille Soulange, si théorie et pratique se réconcilient.

La question des femmes a fait couler beaucoup d'encre en France, au cours des âges, avant que le terme de "féminisme" n'ait été inventé à la fin du dix-neuvième siècle à l'appui de revendications d'ordre social lorsque, sous l'empire des circonstances, une doctrine précise s'est constituée.⁴ La querelle des femmes a fait du bruit dès le Moyen Age et s'est amplifiée à l'époque de la Renaissance. Au XVII^e siècle, un fait nouveau

Editor's Note: Mrs. Raaphorst is Associate Professor of French at Rice University.

est apparu qui n'aurait été soupçonné que par Erasme au siècle précédent, le problème de l'éducation des femmes qui aboutit à un premier traité complet, celui de Fénelon (*Traité sur l'éducation des filles*, 1687) et à une réalisation pratique par Mme de Maintenon à Saint-Cyr. Le théâtre italien s'était fait le défenseur des femmes et Molière, le premier, bien qu'opposé à l'émancipation féminine, amorça le problème en rapport avec la société, alors que les remarques des penseurs, tels La Bruyère et La Rochefoucauld, font encore partie de la psychologie amoureuse. A la fin du siècle, avec l'œuvre de Poulain de la Barre,⁵ la question se trouve nettement posée: "Quels doivent être, rationnellement, le rôle et la condition de la femme dans la société?" Dans sa réponse, Poulain se montre très hardi pour son époque. La condition inférieure des femmes est due aux hommes qui ont fait les lois de la société, il faut donc reconstruire cette société sur un plan nouveau qui donne aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes et, pour qu'elles soient aptes aux emplois, il faut leur permettre de recevoir la même éducation que les hommes. Voilà mis en route le "féminisme" moderne. Si Poulain est considéré encore comme assez isolé dans ses théories, le XVIII^e siècle, avec sa généreuse ardeur pour les questions sociales, devait envisager le problème féminin sous cet aspect moderne, d'autant plus que l'importance des femmes n'a fait que s'affirmer dans toutes les classes, à la cour, dans les salons et dans la bourgeoisie.

De la fin du XVII^e siècle à la révolution, les textes relatifs au féminisme n'ont pas cessé de se succéder, que ce soient pamphlets pour ou contre, traités sur l'éducation, etc.⁶ Le théâtre a apporté sa solide contribution à la cause. Marivaux est un ardent féministe; la comédie italienne continue sa tradition de défenseur de la femme; les pièces de Nivelle de la Chaussée, Destouches, Allainval traitent de la question du mariage et de l'assujettissement de la femme. Les plus grands écrivains, Voltaire, Montesquieu, Diderot et Rousseau ont pris part à la querelle. En 1772, l'essai de Thomas⁷ ranime le feu. Il n'est donc pas étonnant qu'en 1782 Laclos ait voulu participer au concert général, d'autant plus que la publication des *Liaisons dangereuses* venait de chatouiller les susceptibilités féminines et que Laclos avait même échangé une correspondance avec Mme Riccoboni qui lui reprochait en sa "qualité de femme . . . de Française, de patriote zélée" d'avoir fait de Mme de Merteuil un "caractère affreux."⁸ En Janvier 1782, l'Académie de Châlons-sur-Marne avait proposé comme sujet de concours: "Les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes." C'était le bon moyen de prouver aux femmes qui s'étaient plaintes d'être maltraitées dans *Les Liaisons* qu'il "s'était beaucoup occupé d'elles," comme il avait essayé de le prouver à Mme Riccoboni (*Pl.*, pp. 694-695).

Lorsqu'en 1783 Laclos s'est préparé à participer au concours de l'Académie de Châlons, on peut, en théorie, distinguer deux courants d'idées

opposés qui s'affrontaient. Le premier, libéral, attribuait aux femmes une égalité absolue avec l'homme à la suite de Poulain de la Barre. Le second, anti-féministe, les faisait entièrement dépendre de l'élément masculin. Montesquieu et Helvétius appartiennent à la première tendance. Ils jugent que, si les femmes sont inférieures à l'homme, dans le cadre de la société actuelle, c'est la conséquence de leur mauvaise éducation. Il est donc possible de remédier à l'état de choses, en améliorant celle-ci. Quant au champion de l'anti-féminisme, c'est Rousseau avec sa Sophie dont il a simplifié l'éducation en vue de sa subordination à l'homme. Il envisage l'entente du couple sous l'enseigne d'une épouse idéale faite pour son mari.

Voltaire, au moment où il est lié à Mme du Châtelet, est cent pour cent en faveur de l'égalité. Par la suite, on observe quelques oscillations. Dans l'ensemble, il s'élève contre l'injustice qui est faite aux femmes dans la société mais il les juge soumises à certaines faiblesses parce que la passion l'emporte sur la raison. Diderot est d'ailleurs du même avis dans sa critique de l'ouvrage de Thomas. Dans cet article, *Sur les Femmes*, qui fait partie des "petits papiers," il manifeste toute sa verve, mais il répond de façon impulsive. Thomas avait essayé de faire un ouvrage historique, une tentative d'analyse sociale basée sur des observations et des faits. D'esprit moralisateur, il s'est borné à une sorte de compilation sociologique vite attaquée de tous côtés. Diderot, dont la réponse est la plus fameuse, ne vise nullement à l'érudition et au raisonnement.

Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon; comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue la patte, il faut qu'il en tombe des perles; et il n'en tombe point de celle de M. Thomas. . . . La femme est un être impulsif, emporté par la passion, les sens dominant, non l'esprit; elle porte en dedans d'elle-même un organe incoercible, susceptible de spasme terribles . . . , sa tête parle encore le langage de ses sens, même lorsqu'ils sont morts.⁹

Cette différence de nature est pour lui un fait mais, tout comme Thomas ou Voltaire, Diderot s'insurge contre l'injustice faite à la femme dans l'éducation et dans la vie civile. Leur approche du problème, bien que n'accordant pas à la femme la même nature qu'à l'homme, considère qu'elle doit jouir de droits analogues à celui-ci dans la société.

Où situer Laclos? Edouard Champion en fait un émule de Rousseau. "Toutefois prêchant le retour à la nature, opposant à *la femme sociale*, infectée physiquement et moralement, une femme naturelle, belle de corps et d'âme, rendons lui cette justice qu'il n'imagine rien. La sensiblerie d'*Emile* et de *La Nouvelle Héloïse* a profondément influencé son esprit; et Laclos ne fait que reprendre, le plus souvent, les idées déclamatoires de Rousseau si séduisantes en temps de Révolution."¹⁰ Caussy,¹¹ tout en notant que l'idée n'est pas neuve et que Thomas, renchérisant sur l'*Emile*,

avait traité de la thèse que "les hommes à vouloir tout perfectionner, avaient tout corrompu, et qu'ils n'avaient fui la nature que pour se donner eux-mêmes leur esclavage," émet l'opinion, sans la démontrer, que Laclos a peut-être, en fin de compte, écrit une anti-Sophie. Laclos s'inspire, en effet, des théories de Rousseau que la société a corrompu les mœurs. Cependant Rousseau, dans *Emile*,¹² pose nettement que la femme n'est pas et ne doit pas être de même nature que l'homme, donc la femme ne doit pas avoir la même éducation. Rousseau veut corriger les mœurs en essayant de mettre Emile et Sophie dans un milieu idéal, le plus proche possible de la nature. Laclos, dans le premier essai, part du principe qu'il n'est pas possible de changer la situation malheureuse de la femme, résultat de la vie en société: "Partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir éducation; dans toute société, les femmes sont esclaves; donc la femme sociale n'est pas susceptible d'éducation" (*Pl.*, p. 405). Le problème de Laclos, "disciple" ou "adversaire" de Rousseau, s'est trouvé posé. MM. Delmas,¹³ dans un ouvrage récent, penchent pour la seconde alternative en se basant sur *Les Liaisons dangereuses* qu'ils estiment être une "anti-Héloïse." Mais doit-on nécessairement choisir? Parce que Valmont cite souvent Rousseau, et le parodie, et que la Merteuil pastiche son style, faut-il conclure que Laclos satirise *La Nouvelle Héloïse* ou son auteur? On a souvent voulu voir en Laclos un Valmont, grâce sans doute à la peinture de Michelet¹⁴ et au scandale des *Liaisons* tout au long du XIX^e siècle. La légende est tenace sur la sincérité de leur auteur puisque même Malraux le traite de "roublard" dans son interprétation des lettres échangées avec Mme Riccoboni. L'admiration pour Rousseau, et pour les personnages de *La Nouvelle Héloïse* manifestée, à plusieurs reprises, dans sa correspondance avec sa femme a été attribuée à une transformation de la personnalité de Laclos, à la suite de circonstances pénibles traversées pendant la révolution, ainsi qu'à son bonheur en ménage. Il est évidemment difficile de savoir si l'auteur des *Liaisons* ironisait Rousseau ou son propre personnage de Valmont, produit d'une société artificielle, lorsque dans une note du manuscrit des *Liaisons*, il écrivait: "M. de Valmont paraît aimer à citer J. J. Rousseau, et toujours en le profanant par l'abus qu'il en fait" (*Pl.*, "Notes, variantes et corrections," p. 806). Il est certain que, si Rousseau a écrit le roman de l'idéal, l'auteur des *Liaisons* a toujours affirmé avoir fait un tableau réaliste de la corruption des mœurs d'une certaine société de son temps.

L'opposition entre idéal et réalité, observée entre *La Nouvelle Héloïse* et *Les Liaisons*, se maintient dans le premier discours sur les femmes, dont le manuscrit porte la date du 1^{er} Mars 1783, donc immédiatement postérieur au roman. Laclos convient avec l'auteur du *Discours sur l'origine de l'inégalité* que la civilisation est corruptrice mais, comme le pose l'épigramme empruntée au stoïque Sénèque, "le mal est sans remèdes quand les

vices se sont changés en mœurs”; il n'est donc pas possible de modifier l'ordre existant. C'est là qu'il se sépare de Rousseau. Il ne lui faut que deux pages et demie pour exprimer que "l'esclavage" des femmes est un produit de la société, le rôle de l'éducation est de "développer les facultés vers l'utilité sociale." Le "pacte social" étant responsable de la femme esclave, la liberté de celle-ci est impossible car elle porterait atteinte au pacte social établi par les hommes et "fondé sur l'esclavage" (*Pl.*, p. 405). Il s'accorderait donc avec Voltaire et Diderot sur le fait que, la femme étant de nature (au sens de constitution physique) plus faible que l'homme, elle a été la victime de leurs lois; mais il a peu de confiance en la magnanimité des hommes, c'est pourquoi il en vient au paradoxe, à la mode de Jean-Jacques, et conclut qu'il n'est pas possible de les éduquer. Ce sont les femmes qui doivent se tirer elles-mêmes d'affaire, mais sont-elles prêtes à faire leur "révolution"? Sur la générosité des hommes de son époque, il n'avait pas tort, puisque la malheureuse Olympe de Gouges, qui osa réclamer une "Déclaration des Droits des femmes" parallèle à la "Déclaration des Droits de l'Homme," périt sur l'échafaud en 1793, malgré l'appui de Condorcet. Les révolutionnaires, imbus de Rousseau, ne firent pas faire un seul pas aux droits des femmes.

Quant au second essai de Laclos, beaucoup plus long que le premier, Jean-Jacques en est nettement l'inspirateur. Bien des expressions viennent du *Contrat social* et les théories sont celles du *Discours sur l'origine de l'inégalité* et de *l'Emile*. Rousseau avait fait le tableau hypothétique de l'homme à l'état de nature; Laclos ressuscite "la femme naturelle" de sa naissance à sa mort. Cette fois, il attaque nommément Voltaire et Buffon (*Pl.*, Ch. IX, X, pp. 424-442) pour avoir douté que l'état de nature ait jamais existé. Par "femme naturelle" il entend, en accord avec la définition de Rousseau, l'état présocial primitif et non la "sauvage"; il reproche même à Buffon d'avoir confondu le "sauvage" et l'homme naturel (*Pl.*, p. 426). Ce n'est d'ailleurs pas en aveugle qu'il suit les théories de Rousseau mais en homme de science observateur, ou tout au moins le croit-il, car il a fait des recherches sérieuses dans les relations de voyage de son époque qui traitent des peuples primitifs. Laclos nous dit que la "femme naturelle" était l'égale de l'homme, un "être libre et puissant," qui jouissait de cette liberté physique purement naturelle telle qu'elle est définie dans *Emile*. Elle suit son amour de soi, vise à sa conservation sans nuisance pour autrui et elle ne connaît que les "rapports essentiels de l'homme aux choses" (*Emile*, p. 249). A cet état de nature vient s'ajouter l'idée complémentaire du bonheur également empruntée à Rousseau. Est-ce parce que Rousseau a gagné sa popularité grâce au prix de l'Académie de Dijon, et que le discours de Laclos est destiné au concours de l'Académie de Châlons, qu'il fait le tableau de cette femme à l'état d'innocence, ou bien pour ironiser

les théories à la mode et mieux montrer, par effet contraire, qu'une civilisée ne saurait apprécier cet état de bel animal inférieur à l'Eve du paradis perdu, puisqu'elle n'est même pas assez intelligente pour tenter Adam avec la pomme? Le sérieux du discours et son état d'inachèvement ne permettent pas de donner une réponse. Le deuxième essai s'arrête en effet avant que Laclos n'ait rempli la tâche qu'il se proposait: "d'indiquer le chemin qu'elles [les femmes] ont à tenir pour se retrouver."

Même dans cet état d'inachèvement de l'essai, Laclos prend place, malgré son inspiration rousseauiste, dans le clan des féministes. Les femmes, dit-il, doivent entreprendre leur libération pour pouvoir exercer pleinement leurs facultés. Ces deux écrits confirment ce qui a été noté par Giraudoux, Malraux et Vailland qui considèrent Laclos comme un féministe pour avoir fait de la Merteuil un être fort, "le personnage féminin le plus volontaire de la littérature française," l'égale de l'homme dans l'exercice de ses passions;¹⁵ on peut même dire que c'est elle qui domine.

Ces deux essais n'ont jamais été publiés par Laclos. Le prix de l'Académie de Châlons ne fut pas distribué le 25 Août 1783 car celle-ci aurait eu des démêlés avec le pouvoir, pour avoir aussi mis au concours "la réforme des abus."¹⁶ La révolution, quelques années plus tard, allait détourner l'attention vers des problèmes plus brûlants.

Laclos écrivit aussi un troisième essai, sans date sur le manuscrit, composé vraisemblablement avant les événements révolutionnaires pour une "jeune personne que son rang et sa fortune mettent dans le cas de vivre dans la compagnie la plus distinguée et même d'y avoir de l'influence." Il est sans rapport avec les deux premiers. La théorie est oubliée et il propose un programme dans le cadre de la société telle qu'elle existe. La jeune fille, dont on ignore le nom, est une civilisée qui doit, par ses facultés intellectuelles, être à la hauteur de son mari. Il faut donc lui apprendre à bien raisonner et éclairer son intelligence. Elle n'est pas cantonnée comme Sophie dans les travaux domestiques, avec pour livre unique *Télémaque*. Laclos conseille toute une bibliothèque variée où figurent moralistes, historiens et littérateurs. Il ne va pas si loin que Mme de Genlis qui conseille un programme encyclopédique dans *Adèle et Théodore* (1782) mais il est plus ambitieux que la féministe Mme de Puisieux, qui se cantonnait aux classiques et à l'histoire de France, car il préconise aussi romans, pièces de théâtre et récits de voyage, le tout dans un ordre gradué. C'est un programme somme toute modéré et en rapport avec les tendances favorables à l'éducation féminine de la période pré-révolutionnaire.¹⁷ Il n'y a aucune critique de l'éducation conventuelle, telle qu'on la trouve chez Voltaire, par exemple, ou indirectement dans *Les Liaisons dangereuses* par les résultats obtenus sur la petite Volanges. Le texte implique que la jeune fille sera élevée à la maison, ce qui était une pratique fréquente dans la

noblesse, et qu'elle aura une sorte de précepteur pour discuter avec elle de ses lectures et les diriger.

Le général du consulat et de l'empire fera encore preuve de réalisme lorsqu'il conseillera sa femme pour l'éducation de ses enfants, et de sa fille Soulange en particulier, puisque ce sont les femmes qui nous intéressent ici.

Il reconnaît que la société est en voie de grande transformation et "qu'il faudrait lire dans l'avenir pour savoir ce qu'il convient le mieux faire apprendre aux enfants."¹⁸ Il insiste sur la nécessité d'exercices physiques modérés, course au grand air comme il convient à un enfant de son âge, mais surtout il voudrait la préparer à tenir sa place dans la société et même à pouvoir gagner elle-même sa vie. Si le dessin et la musique subsistent dans l'éducation de Soulange, ils n'occupent qu'une place très limitée. Il souhaite que "[sa] fille fût préparée pour les ouvrages de son sexe, l'économie rurale, et les écritures du commerce" (lettre du 4 mesidor an Sd de la R.). Si elle est douée, il ne voit aucun inconvénient à la "lancer . . . dans la carrière des sciences" (lettre du 28 vendémiaire an IX); il conseille les sciences naturelles et les mathématiques qui apprennent à raisonner. Il insiste pour qu'elle apprenne l'anglais qu'il juge "une langue d'instruction" (lettre du 30 vendémiaire an IX) à l'encontre de l'italien qui n'est que d'agrément.

En matière d'éducation, on peut donc conclure que Laclos est à l'opposé de Rousseau, créateur de Sophie. Sans proposer de réforme théorique, il a entrevu la pente de l'évolution sociale et le rôle que la femme serait amenée à jouer. De nature différente de l'homme, elle a des capacités et une liberté qui seront exploitées dans la société de l'avenir: "Je vois le moment s'approcher où la guerre, l'agriculture et la partie active du commerce réclameront les soins de tous les hommes, et où les travaux sédentaires autres que la législation et le gouvernement seront abandonnés aux femmes" (lettre du 21 prairial an II). Son objectif est celui des Encyclopédistes, car c'est "l'utilité sociale" qui doit diriger l'éducation comme il l'a exprimé dans son premier essai: "C'est le propre de l'éducation de développer les facultés . . . c'est le propre de l'éducation de diriger les facultés développées vers l'utilité sociale (*Pl.*, p. 405).

Ne serait-ce pas aussi le sens du dénouement des *Liaisons dangereuses*, où Valmont et la Marquise ne visent qu'à la possession de soi sans égard pour les autres; le destin personnel que poursuit la Merteuil la conduit à détruire les autres et à se détruire elle-même. La Marquise qui domine par l'intelligence a voulu exploiter sa liberté physique et morale en tant qu'individu, l'échec ne pouvait qu'être total, car comme Laclos le dit lui-même encore dans son premier essai ". . . la femme est l'individu, l'espèce est la société. La question est de savoir si . . . dans l'état actuel de la soci-

été une femme telle qu'on peut la concevoir formée par une bonne éducation ne serait pas . . . très dangereuse si elle tentait de sortir [de sa place]" (*Pl.*, p. 404). La Marquise est bien l'illustration de ce danger. La femme dans la société du dix-huitième siècle ne peut exercer ni sa liberté, ni ses facultés dans l'ordre de celle-ci, car elle est au rang des "Esclaves." A travers la femme, Laclos pose le problème qui a fait couler tant d'encre depuis Montaigne jusqu'à Sartre et qui rebondit avec force aux époques de crise: l'éternel problème du *Moi* et de *l'Autre* et, sur le plan social, de l'individu et de la collectivité.

NOTES

1. Edouard Champion publia deux essais sous le titre *De l'Education des femmes* (Paris, 1903). Ce titre est de son invention, car le manuscrit de Laclos n'en comporte pas. Un troisième essai fut publié par Dagnan-Bouveret dans la *Revue Bleue* (23 Mai 1908). Georges Ascoli ne fait pas mention de Laclos dans son article de 1906: "Essai sur l'histoire des idées féministes en France du XVI^e siècle à la Révolution," *Revue de synthèse historique*, XIII (1906), 25-27 et 161-184. Le seul traité d'ensemble de la question féminine avant la Révolution le passe également sous silence: Léon Abensour, *Le Féminisme avant la Révolution* (Paris, 1923). Simone de Beauvoir ne semble pas avoir eu connaissance des essais de Laclos lorsqu'elle trace l'évolution du féminisme.
2. Emile Dard, *Le Général Choderlos de Laclos* (Paris, 1936), p. 102.
3. Roger Vailland, *Laclos par lui-même* (Paris, 1958), p. 27.
4. Georges Ascoli, art. cit. Cet essai, publié au moment où les femmes passaient à l'action, est le seul qui examine l'ensemble de la question et essaie de définir le terme de "féminisme" qui venait de faire son apparition:

Dans son sens le plus large et le plus compréhensif, le féminisme, c'est l'attitude d'esprit de ceux qui, répugnant aux délimitations infranchissables et aux exclusions arbitraires, se refusent à admettre une inégalité naturelle et nécessaire entre les facultés des hommes et celles des femmes, par suite entre leurs droits; de ceux qui croient que les femmes peuvent, dans la mesure où leur nature physique le permet, se livrer aux mêmes occupations que les hommes, et qu'elles y pourront réussir aussi bien qu'eux le jour où, préparées par une éducation appropriée, elles ne verront plus se dresser devant elles le mauvais vouloir, l'hostilité jalouse de l'autre sexe . . . (p. 25).

5. Poulain de la Barre, *De l'Egalité des deux sexes, discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés* (Paris, 1673, réédité en 1676, 1679, 1691), et *De l'Education des dames pour la conduite de l'esprit dans les sciences et dans les mœurs. Entretiens* (Paris, 1674, réédité en 1679). Une vue du problème au XVII^e siècle est donnée par Henri Piéron, "De l'influence sociale des principes cartésiens," *Revue de synthèse historique*, V (1902), 270-282.
6. Georges Ascoli a établi une bibliographie de 1564 à 1772: "Notes, questions et discussions: bibliographie pour servir à l'histoire des idées féministes depuis le milieu du XVI^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e siècle," *Revue de synthèse historique*, XIII (1906), 99-106. Pour un complément de bibliographie, voir Abensour, op. cit.

G. Ascoli voyait un ralentissement de la question de l'éducation des femmes

en 1772. En réalité, les ouvrages et pamphlets continuent aussi abondants jusqu'à la Révolution. Le problème féminin n'avait nullement perdu de son acuité puisque deux Académies proposaient au concours l'éducation des femmes, Besançon en 1769 et Châlons-sur-Marne en 1782, concours auquel Laclos voulut participer et qui est la cause des deux premiers essais.

7. A. L. Thomas, *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes* (Paris, 1772). Thomas était un académicien oublié aujourd'hui mais en vue à cette époque.
8. Laclos, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade (Paris, 1951), p. 689. Par la suite, dans le texte, les références aux œuvres de Laclos figureront en abrégé *Pl.* suivi du numéro de la page.
9. Diderot, *Œuvres complètes*, Garnier frères (Paris, 1875-1879), II, pp. 251-262.
10. Champion, *op. cit.*, "Introduction."
11. Fernand Caussy, *Laclos* (Paris, 1905), pp. 66-77.
12. J. J. Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, Ed. Garnier frères (Paris, 1964), p. 453. Par la suite, les références seront indiquées par *Emile*, suivi du numéro de la page.
13. A. et Y. Delmas, *A la Recherche des Liaisons dangereuses* (Paris, 1964), p. 318.
14. J. de Boisjoslin et G. Mossé, "Notes sur Laclos," *Mercure de France*, III (1904), 678.
"J'y vois distinctement une femme blanche, un homme noir;... le vice et la vertu, Mme de Genlis et Choderlos de Laclos."
15. Vailland, *op. cit.*, "Perspectives sur Laclos," pp. 183-185.
16. Caussy, *op. cit.*, p. 78.
17. Les traités sur l'éducation sont examinés en détail par Abensour, *op. cit.* et par G. Compayré, *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^e siècle* (Paris, 1879), 2 vol.
18. L. de Chauvigny, *Lettres inédites de Choderlos de Laclos* (Paris, 1904), p. 170.